



# Interview des ouvrières de la Coframaille

La grève des ouvrières de la Coframaille a été largement relatée à l'époque (cf. « Humanité-Rouge » n° 179-180-181). Aussi nous contenterons-nous de rappeler brièvement, en introduction, ce que fut cette grève.

Depuis plusieurs années (vingt ans), les ouvrières de la Coframaille, entreprise de bonnetterie du trust Agache-Willot, à Schirmeck (Bas-Rhin), étaient soumises au travail au rendement ; forme d'exploitation renforcée par le cabinet Ouroumoff (20 à 30 %), durant les cinq mois avant la grève. Elles étaient contrôlées par un système de chronométrages et de tickets de production qui

mettaient leurs nerfs à bout, d'autant plus que la production exigée s'était encore accrue.

C'est pourquoi, le 5 février, elles décident de ne plus remettre les tickets de production et posent leur revendication principale : un salaire libéré du rendement.

Le 12 février, la direction riposte par la mise à pied de 96 ouvrières qui y répondent, le 15, par une grève illimitée.

Tout de suite la lutte s'organise : occupation, jour et nuit, de l'ancienne cantine, qui devient le quartier général de la grève ; prises de contacts avec les autres usines du groupe ; popularisation

de la grève auprès de la population.

Parmi les épisodes qui ont marqué cette grève, citons l'occupation de la station régionale de l'O.R.T.F., pour obliger la télé à parler de la grève ; et surtout l'occupation massive (cinquante ouvrières) du siège social du trust Agache-Willot, à Lille, durant une semaine, où les grévistes, après un mois de grève, arrachèrent la victoire : l'abolition du salaire lié au rendement.

Citons également le triste comportement de F.O. et de la C.G.T., qui se sont illustrées en se faisant les auxiliaires du patronat, en soutenant ses efforts pour diviser les travailleurs de l'entreprise et

pour isoler les grévistes de la population (chantage à la fermeture, attaques calomnieuses, prime anti-grève, etc.).

Mais cette grève a prouvé que l'unité solide et la ferme détermination des grévistes permettent de faire céder les patrons et de déjouer toutes leurs manœuvres.

Trois mois après leur succès, nous avons rencontré des ouvrières pour leur proposer cette interview. Elles ont accepté et sept d'entre elles se sont chargées de répondre à nos questions au nom de toutes leurs camarades. Nous les désignerons par les initiales O, M, C, P, E, X et F.

Dans la société capitaliste les femmes sont victimes d'une exploitation particulièrement féroce.

**Pouvez-vous rappeler les différents aspects de cette exploitation, à la Coframaille, qui ont provoqué votre grève ?**

O. — De par sa condition de femme (esclave de l'homme), de par ses réactions et son comportement (nervosité, dextérité) la femme est souvent considérée comme inférieure à l'homme, uniquement bonne à faire le ménage et les enfants.

De là l'exploitation plus féroce, particulièrement pour les inorganisées ou les veuves qui ne sont pas aidées ; qui sont dans l'obligation d'accepter n'importe quel emploi et souvent le moins rémunéré.

A la Coframaille, la division soigneusement entretenue (bon ou mauvais travail), les conditions de travail (cadences, position debout ou courbée sur une machine, la chaleur...), les variations de tarifs (suivant la valeur marchande de l'article) l'autoritarisme aveugle sont les aspects de la surexploitation qui ont provoqué notre lutte.

M. — La surexploitation à la Coframaille : augmentation des cadences, baisse des salaires, chronométrage journalier et brimades.

C. — Les chronomètres nous faisaient, pour le même article, deux ou trois chronométrages et parfois ils trouvaient que les points n'étaient pas justifiés... Et puis toute la journée ils étaient sur notre dos en train de nous dire : « Vous arriverez, Madame, il faut que vous arriviez. » Tous les jours c'était la même histoire. Si bien qu'au fil des jours, ça nous devenait insupportable.

En plus, il fallait plus de production qu'avant leur venue, ce qui était impossible.

P. — Exploitation par les cadences que les ouvrières sont obligées de s'imposer elles-mêmes, à cause de la carotte du rendement (on pousse celles qui travaillent moins vite à rattraper celles qui travaillent très vite ; si elles ne tiennent pas le rythme on leur fait le chantage au licenciement, on leur envoie des lettres d'avertissement).

Exploitation par les nouveaux modèles : les tarifs et les temps n'étant pas

faits (car on n'a pas le même rythme pour les nouvelles pièces), cela permet au patron de payer les ouvrières au minimum.

Exploitation par les tâches parcellisées, sans tenir compte de la fatigue causée par les gestes répétitifs.

Exploitation par un système de rémunération qui fait retomber sur le dos des ouvrières la mauvaise organisation du travail, le mauvais fonctionnement des machines, la mauvaise qualité du fil (le temps perdu ainsi n'est pas rémunéré).

Surexploitation lorsque, malgré les cadences trop élevées qui ruinent notre santé, on diminue le temps accordé pour faire les pièces.

E. — Les différents aspects de cette surexploitation se sont caractérisés par des cadences élevées, des chronométrages, par une production accrue, un salaire dérisoire en fonction du travail, par des temps de repos inexistantes, par les mauvaises conditions de travail.

**Dans la vie quotidienne les femmes subissent une oppression particulièrement dure.**

**Comment se présente pour vous, à l'usine et à la maison, cette oppression ?**

M. — L'oppression... le matin, au réveil, toujours la même question : pouvoir faire sa paye. Les nerfs sont à bout, il faut se droguer pour pouvoir trouver le sommeil. A la maison, toute la famille subit les conséquences de la fatigue et surtout de l'énervement, provoqué par le travail au rendement.

C. — Le matin c'était une corvée de se lever pour aller à l'usine en pensant à ce que la journée nous réservait. Il fallait toujours penser : « Aura-t-on du bon travail ? Faudra-t-il changer de poste ? Qu'est-ce qu'il va se passer aujourd'hui ? »

Et le soir le ménage se ressentait de la fatigue de la journée. On était tellement fatigué que la télé et la lecture ne nous intéressaient même plus.

E. — L'oppression à l'usine se présente par les rapports humains avec l'encadrement (les brimades, les réflexions non justifiées, les menaces, les interrogatoires, le manque de respect...) et par le travail au rendement.

L'oppression à la maison par les travaux qui ne laissent pas assez de loisirs.

P. — Oppression à l'usine, presque inconsciente, mais qui se traduit par une fatigue physique et nerveuse dès que l'on arrête de travailler.

Oppression à la maison, plus consciente, que l'on ressent dès que l'on rentre en contact avec d'autres personnes non soumises aux mêmes conditions de travail.

Oppression constante à laquelle s'ajoutent les travaux ménagers à effectuer en rentrant, souvent aggravés par les enfants.

O. — Les femmes travailleuses subissent une oppression plus dure du fait du double emploi : ménage, famille, et travail à l'usine.

A l'usine : du fait du travail pas épanouissant, répétitif, sans qualification professionnelle, sans promotion sociale.

A la maison, il arrive que le mari ne veut pas que sa femme s'intéresse ou s'occupe d'activités syndicales ou politiques. Peut-être parce qu'elle lui échappe ou par tradition.

**Cette condition particulière des femmes travailleuses ne pose-t-elle pas de problèmes pour l'organisation de la lutte ?**

E. — Elle pose un problème quand le salaire de la femme est un salaire complémentaire indispensable. Elle facilite parfois la lutte et l'organisation, car le mécontentement atteint souvent un degré extrême (travaux professionnels et travaux personnels).

P. — Les problèmes se posent, surtout en ce qui concerne les femmes travailleuses mères et les femmes chefs de famille.

Les différents membres d'une même famille ne comprennent parfois pas l'action menée ; ce qui pose des problèmes (pressions sur les grévistes).

O. — Le travail, la famille, les horaires posent un véritable problème pour l'organisation, quelle qu'elle soit. (Absence de formation et d'information, etc.)

**Beaucoup nient l'importance de l'organisation et affirment que l'exploitation, l'oppression, entraînent spontanément la prise de conscience et la lutte. Qu'en pensez-vous ?**

**Pouvez-vous nous parler, à ce propos, des luttes que vous avez menées avant la grève ?**

O. — L'exploitation, l'oppression n'entraînent pas spontanément la prise de conscience et la lutte ; c'est la formation, l'information et le rapport de force dans une entreprise.

Aussi bien vis-à-vis des travailleurs que des représentants du système capitaliste, il faut d'abord parler des problèmes, puis avancer des idées, puis poser les revendications et ensuite engager la lutte.

La prise de conscience se fait lorsque les travailleurs ont compris l'exploitation dont ils sont les victimes et quand ils se donnent, par leur organisation, les moyens de lutter, quand ils acquièrent par l'expérience le pouvoir de contestation.

Y. — En effet les travailleuses, à Coframaille, sont syndiquées depuis longtemps et tenues au courant de toutes les réunions avec le patron. Elles sont très ouvertes, très unies dans les ateliers concernés par la grève.

Avant cette grève nous avons toujours lutté : contre les cadences, contre l'autorité d'un chef de personnel, contre la maîtrise qui s'acharnait sur les travailleurs et ne faisait pas elle-même son travail. Nous avons lutté pour de meilleures conditions de travail, pour l'heure d'information, pour soutenir d'autres usines, pour l'emploi dans la vallée.

F. — En venant sur le marché du travail je ne connaissais pas grand chose (sur la lutte des classes, les syndicats, les lois, les conventions...).

Les jeunes d'aujourd'hui c'est peut-être différent (surtout ceux qui viennent des C.E.T., qui ont fait un peu de législation...)

En tout cas, avec l'organisation on apprend à ne plus avoir peur et on reçoit une formation. Le « savoir » permet de se défendre mais il faut faire un effort pour savoir.

Une chose importante à ce sujet, c'est l'heure d'information payée. Il y a toujours moyen de regrouper tout le monde quand on a l'heure d'information payée.

C. — Lorsque les ouvrières subissent l'exploitation il faut, je crois, assez longtemps avant de faire un tout avec mille petites choses.

Nous avons accumulé toutes sortes de revendications individuelles pendant des années avant de déposer notre revendication principale : salaire libéré du rendement.

Pour une question de salaire, le mouvement est peut-être plus spontané que pour une grève déclenchée par de mauvaises conditions de travail ou par un rendement excessif.

E. — L'organisation et l'information sont indispensables pour la réussite d'une lutte, car il doit y avoir échanges de vues et décisions communes. Il doit y avoir distribution des rôles et des tâches que chacun, selon ses possibilités, peut assumer.

**Quels changements la grève a-t-elle apportés dans les rapports entre ouvrières et dans la mentalité de chacune ? N'avez-vous pas le sentiment de vous être libérées d'un certain nombre de chaînes.**

O. — La grève a apporté une solidarité et une compréhension de plus en plus grande chez les travailleurs qui ont participé au mouvement.

Elle a fait une coupure avec les non-grévistes et là, on s'aperçoit encore mieux du but de la société capitaliste qui est de diviser pour régner.

Du côté des grévistes, on s'est débarrassé de pas mal de contraintes : de la peur du chantage à la fermeture, etc. Celles qui ont fait la grève demandent maintenant à participer aux discussions avec la direction, elles sont plus déterminées à parvenir au but.

P. — Pendant la grève, la grande découverte, ce fut l'amitié de personnes qu'auparavant nous croisions sans les voir ; faute de temps, faute de pouvoir les connaître. La solidarité sur une grande échelle nous a aussi beaucoup surpris.

Maintenant nous sommes débarrassées de cette tension continuelle qu'on éprouvait quand on prenait les tickets sur les fiches. Maintenant le travail passe ; on le fait, un point c'est tout.

Cette plus grande liberté d'esprit pour effectuer le travail permet des contacts plus grands entre ouvrières. La capacité à s'exprimer est plus répandue aussi : auparavant aucune question n'était posée durant l'heure d'information, maintenant les gens s'expriment mieux.

Y. — La grève a permis de mieux nous connaître, de nous entraider plus facilement qu'avant, d'échanger des idées, d'engager des discussions, de nous unir toutes plus facilement pour défendre nos intérêts.

Nous sommes toutes plus heureuses de nous retrouver et cela persistera.

Oui nous sommes devenues plus libres, plus décontractées et plus sûres de nous.

M. — La grève a apporté un très grand changement dans les rapports entre ouvrières. Avant, la plupart ne se pas bonjour alors qu'on travaillait dans la même usine. Maintenant nous sommes toutes unies, nous avons appris à nous connaître. Maintenant, depuis la grève, nous sommes une grande famille et nous voulons rester unies dans la lutte.



Pendant l'occupation des bureaux.

**La vie différente que vous avez connue durant la grève vous a-t-elle ouvert de nouvelles perspectives sur l'avenir ?**

P. — Elle nous a fait entrevoir ce que serait une vie en collectivité avec des décisions prises en commun.

Elle nous a fait prendre conscience de notre rôle dans la société actuelle (où nous sommes des outils de travail au

même titre que des machines ; puisque, aux yeux du patron les tickets de production avaient même plus de valeur que nous et notre santé).

E. — La vie et le climat de la grève ont ouvert des perspectives sur l'avenir dans ce sens que les ouvrières se sentent plus proches les unes des autres, que l'unité est réalisée et que les gens s'apprécient beaucoup plus.

M. — Notre avenir ? Nous espérons. Il faut que les patrons payent, car leurs profits sont plus importants que jamais. Ce ne sont pas les ouvriers qui bénéficient de « l'expansion économique » dont on nous rabat les oreilles. Alors nous développerons notre lutte pour une suppression totale du rendement.

Y. — Il est certain que nous irons



toujours plus de l'avant.

O. — Les contacts avec les mouvements, les partis politiques, les journalistes, nous ont permis de connaître, de savoir, de faire des choix pour l'immédiat, pour l'avenir, pour une société plus humaine, au service de l'homme et non de la machine.

Ce qui nous effraie, c'est la division du côté des opprimés, ce qui est un signe de faiblesse.

**Les capitalistes et leurs agents s'efforcent constamment de diviser la classe ouvrière en provoquant toutes sortes de discriminations.**

**Les discriminations dont les femmes sont victimes et les mythes répandus sur leur compte ont-ils été des obstacles importants dans votre lutte ? Comment les avez-vous surmontés ?**

Y. — En effet, on veut nous diviser, plus que jamais. Mais les 100 grévistes ont compris : pour nous, pas question. Dommage que tous les travailleurs, à la Coframaille n'aient pas encore compris.

M. — Dans notre lutte, les mythes et les menaces n'ont jamais été un obstacle pour nous. Nous étions décidées à aller jusqu'au bout. Pour cela nous nous sommes organisées. Nous avons pris toutes les décisions ensemble. Et puis, l'appui et le soutien financier d'organisations diverses nous ont été d'un grand secours. Chaque jour le courage était plus grand pour lutter et vaincre toutes les difficultés.

P. — Quelques questions posées par les hommes montrent bien que les hommes ne font pas confiance aux luttes de femmes. Notamment la question : « Savez-vous exactement dans quoi vous vous engagez ? »

O. — Les mythes et plus encore les discriminations provoquées par le système capitaliste sont des obstacles à la lutte des femmes.

Chez nous, au départ de l'action syndicale (il y a vingt ans), il fallait laisser croire aux hommes que c'étaient eux qui menaient la lutte, pour les amener petit à petit à nous suivre.

De par son tempérament l'homme a envie de cogner ; la femme essaie de persuader, ne lâche pas prise aussi vite, revient à la charge.

On a réussi à vaincre en les mettant devant leurs responsabilités, etc.

Des injures, des insultes, des moqueries, il a fallu en supporter et en surmonter, aussi bien de la part des travailleurs, des exploités, que de la direction et de l'encadrement.

**Pourriez-vous évoquer les moments les plus difficiles de votre lutte et la manière dont vous avez vaincu les principales difficultés ?**

E. — Les moments les plus difficiles dans la lutte c'est quand il faut rester lucides devant certaines personnes incapables de se contrôler (direction et encadrement).

La manière de surmonter cette difficulté c'est tout simplement la solidarité et la confiance dans une lutte juste et honnête.

P. — Les moments les plus difficiles ont été lors des attaques personnelles de la part de nos camarades de travail restés à l'intérieur de l'entreprise et lors du refus d'une certaine presse et de la télé de faire connaître notre lutte.

Aux premiers, nous n'avons pas répondu.

Aux deuxièmes, nous avons opposé de grandes actions : occupation de l'ORTF, occupation de la « Main-d'œuvre », occupation du siège social à Lille.

Y. — La 3<sup>e</sup> semaine, à Lille, fut la plus longue et la plus fatigante. Mais c'était formidable d'avancer chaque jour un peu et nos soirées, à Lille, nous faisaient un peu oublier les longues heures de discussion avec nos fameux patrons, les Willot.

O. — Pendant la grève des tickets (c'est-à-dire du 5 au 12 février), il fallait faire un bloc, éviter toutes les fautes qui auraient permis de nous avoir au tournant. Il y avait toutes sortes de pressions : une lettre d'avertissement, une lettre de mise à pied, des notes de la direction affichées avec des noms, des notes avec des supplications (pas de sanctions si on remettait les tickets...)

Il y avait la direction avec ses cadres qui appelaient les filles à rentrer et qui filtraient les autres... Toutes les portes fermées et les hommes qui regardaient derrière les carreaux !

L'occupation du vieux réfectoire a d'abord permis de se rassembler, de se regrouper, de s'organiser, etc. Les décisions étaient prises en commun après de longs débats.

Il fallait écouter tout ce qui se disait, étudier toutes les possibilités de lutte, faire la part des bonnes et des moins bonnes suggestions.

Il fallait informer la population par des tracts, par une réunion publique à Strasbourg, par les contacts, les communiqués de presse, etc.

F. — Une des principales difficultés, c'était l'incompréhension des autres syndicats (C.G.T.-F.O.). Moi, ça m'a marquée pour la vie... Encore, qu'ils ne comprennent pas, d'accord. Mais qu'ils luttent contre nous, non !

Maintenant que nous venons décontractées au travail, que nous n'avons plus la « boule » dans la gorge le matin,, les délégués jaunes osent dire, à une réunion du Comité d'Entreprise : « C'est normal, vous ne foutez plus rien ! »

Et ils luttent pour que les grévistes n'obtiennent pas la prime attribuée aux non-grévistes ! Pour moi, des délégués qui font ça, c'est des vendus.

Pour surmonter cette division je suis d'avis qu'il faut dire franchement, en face, à ceux qui se comportent comme des « jaunes » ce qu'on pense d'eux.

Nous faisons un travail d'explication et de persuasion auprès des syndiqués C.G.T. et F.O. (un gars de la C.G.T. a reproché à son délégué son comportement). Certains non-syndiqués viennent à nos réunions d'information.

Il y en a beaucoup qui disent : « Il faudrait que les syndicats s'unissent. » Les vrais responsables de la division sont ceux qui profitent de la naïveté des autres...

## CONCLUSION

La grève des ouvrières de la Coframaille nous enseigne que la démocratie prolétarienne est une condition nécessaire pour le succès des luttes. Cette démocratie se réalise par :

- l'élection des représentants des travailleurs ;
- l'élaboration commune des revendications ;
- l'unité à la base et dans la lutte ;
- la riposte ferme aux manœuvres et aux mauvais coups de la bourgeoisie et de ses agents.

Cette lutte est la preuve que les femmes travailleuses font partie intégrante de la classe ouvrière et participent pleinement à son grand combat pour l'émancipation des travailleurs.

Nous remercions les ouvrières de la Coframaille d'avoir contribué, par cette interview, à la lutte du prolétariat français tout entier.